

Jacqueline Hoang Nguyen, *Space Fiction & the Archives*, Vox
Centre de l'image contemporaine, Montréal, du 2 novembre au
15 décembre 2012

Anne-Marie St-Jean Aubre

Numéro 77, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

St-Jean Aubre, A.-M. (2013). Compte rendu de [Jacqueline Hoang Nguyen, *Space Fiction & the Archives*, Vox Centre de l'image contemporaine, Montréal, du 2 novembre au 15 décembre 2012]. *esse arts + opinions*, (77), 74–74.



Jacqueline Hoang Nguyen, *Space Fiction & the Archives*, vue d'exposition, 2012.
photo : © Michel Brunelle, permission de Vox Centre de l'image contemporaine, Montréal

Jacqueline Hoang Nguyen, *Space Fiction & the Archives*

**Vox Centre de l'image contemporaine, Montréal
du 2 novembre au 15 décembre 2012**

Jacqueline Hoang Nguyen présente chez Vox un projet surprenant, alliant documents d'archives, memorabilia, articles de journaux et vidéo associés à l'un des événements commémoratifs qui soulignaient en 1967 le centième anniversaire de la Confédération canadienne. Pour cette occasion, la communauté de la petite ville de St. Paul en Alberta s'était distinguée en créant une piste d'atterrissage pour ovni, un épisode de la petite histoire canadienne dont Nguyen se sert pour réfléchir aux décisions politiques importantes prises au même moment et qui marqueront le cours de la grande histoire. En effet, grâce aux documents juridiques officiels qu'elle choisit d'exposer, l'artiste rapproche la construction de cette plateforme de l'esprit d'un moment singulier au Canada, celui du changement apporté à la loi sur l'immigration. En ouvrant ses frontières grâce à une politique plus flexible, le Canada modifiait son image en promouvant le multiculturalisme, un ethos que les habitants de St. Paul semblent avoir réussi à saisir à leur manière par cette structure symbolique faisant de la nation non plus seulement une « Terre des Hommes » – en écho à l'exposition universelle tenue à Montréal la même année – mais également une terre d'accueil pour toute forme de vie, terrestre et extraterrestre. L'idée, rafraîchissante de naïveté, fait sourire. Pourtant, un des articles de journaux qui rapportent la présence du ministre de la Défense de l'époque, Paul Hellyer, à l'inauguration, le 3 juin 1967, fait état de la curieuse fierté qui transparissait dans son discours – un commentaire qui rend tangible le sérieux entourant la manifestation.

Dans la biographie de l'artiste, Vox résume bien sa pratique artistique en précisant qu'elle « vise à révéler la pertinence politique d'anecdotes anciennes passées inaperçues ou jugées anodines en les exploitant sous un jour nouveau ». La première salle sert en quelque sorte à donner un contexte à la vidéo en présentant d'une manière qui se veut plus objective les données de l'événement mis par la suite en récit. La vidéo *1967: A People Kind of Place* joue ainsi sur la polysémie du terme « histoire », à la fois narration d'une expérience vécue ou imaginaire (ce qui l'amène sur le terrain de la fiction littéraire) et discours scientifique. Le caractère invraisemblable de l'anecdote, un fait pourtant incontestable, s'y trouve davantage exploité par Nguyen qui mêle aux bandes d'archives et aux commentaires de personnes impliquées dans le projet des effets cinématographiques évoquant de vieux films de science-fiction. Conjuguant points de vue singuliers et voix off omnisciente, la vidéo rappelle subtilement que la grande histoire s'écrit toujours à partir de la petite, au-dessus de laquelle elle tente de s'élever pour montrer les mouvements de fond qui s'y tissent.

[Anne-Marie St-Jean Aubre]



Jonathan Villeneuve, *Faire la vague*, 2009.
photo : Jean-Marc Fredette, permission de la Galerie B-312, Montréal

Jonathan Villeneuve, *Faire la vague*

Galerie B-312, Montréal, du 15 novembre au 15 décembre 2012

Après un passage remarqué dans diverses salles d'exposition au Québec et à Vancouver, l'installation *Faire la vague* de Jonathan Villeneuve était récemment présentée à la Galerie B-312, une première en sol montréalais. Réalisée en 2009 pour une exposition solo au Musée d'art contemporain des Laurentides, l'œuvre constituée d'une imposante charpente de bois et d'une vidéo marque un tournant dans la pratique de l'artiste. Le choix de matériaux familiers, souvent inaltérés, la conception d'une structure aux formes épurées, mais à l'assemblage complexe, et l'emploi de dispositifs mécaniques élémentaires contribuent à créer des pièces poétiques, animées et sonores. Par leurs titres évocateurs, tels que *Mouvement de masse* (2010), *Longueur d'onde* (2011), et ici, *Faire la vague*, celles-ci font référence à des phénomènes d'ordre à la fois naturel et culturel.

Dès l'entrée, le spectateur est confronté à une structure colossale insérée entre le plancher et le plafond et qui scinde la pièce en deux, tel un élément structurel du bâtiment. Or, l'objet architectural s'anime et émet un son qui rappelle celui du bateau tossant contre le quai. Composée de plusieurs dizaines de planches de bois de construction alignées à la verticale, la structure est activée au moyen d'un système d'arbre à cames laissé apparent qui, par un mouvement rotationnel, déplace les lattes insérées dans d'étroits caissons de bois. Du coup, la friction entre les planches et les parois des enclaves produit une sonorité qui, bien qu'elle nous semble amplifiée, ne résulte pourtant que de l'effet de résonance naturelle des lieux. Ainsi, au-delà de la structure physique de l'œuvre, c'est le son qui génère ici les images d'un paysage maritime, comme le laissait présager l'idée de la vague. À partir d'un dispositif mécanique rudimentaire, cette « machine simple », pour reprendre le titre du très beau texte de Daniel Canty distribué lors de l'exposition, fait appel aux sens et à l'entendement affectif des spectateurs, pour ouvrir du côté de l'imaginaire et de ses multiples possibilités d'assemblage.

De manière similaire, la vidéo dans laquelle l'artiste active manuellement un jouet miniature « à assembler soi-même » éveille des souvenirs d'enfance, par l'entremise du miniature et de l'animé. À cet égard, rappelons-nous que le jouet (et le jeu de manière générale) est ce par quoi l'enfant apprend à connaître le monde qui l'entoure et à distinguer la réalité de la fiction. Modèle réduit, il témoigne ici de la genèse conceptuelle du projet et instruit sur le processus créatif de l'artiste. C'est d'ailleurs un des points forts de l'exposition : d'un côté, le fonctionnement du dispositif mécanique et l'origine de l'œuvre sont exhibés, de l'autre, l'installation stimule efficacement l'imaginaire et génère des souvenirs. Ainsi, en conceptualisant un mécanisme dont la sonorité et le mouvement font image, Villeneuve utilise l'automate comme engin poétique et interroge les processus mémoriels dans la compréhension du réel.

[Dominique Allard]